



WL-00062
619805
philo

Filière : B/L

Session : 2024

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

La création de nombreuses zones protégées, de réserves naturelles et le développement des mouvements écologistes à la même époque où les rapports scientifiques, notamment du GIEC, mettent l'accent sur la dégradation de la nature par les hommes, semble témoigner de l'élévation de la valeur de la nature aux yeux des individus. Ce phénomène nous pousse à nous demander d'où provient cette valeur accordée à la nature et comment celle-ci se "calcule"-t-elle.

Par valeur, on conçoit l'importance d'une chose, que ce soit relativement à un état antérieur de celle-ci, ou par rapport à d'autres choses : lorsque nous disons que quelque chose a de la valeur pour nous, c'est en effet souvent en la positionnant sur une échelle de valeurs ou en la comparant à ce qu'elle représentait auparavant pour nous. Cette première définition de la valeur nous amène ensuite à distinguer deux types de valeurs. Tout d'abord, il y a la valeur subjective, qui part de l'individu et qui peut être établie de deux manières : soit l'individu considère avant tout l'objet et cherche à retrouver sa valeur "naturelle", soit la valeur dépend exclusivement des hommes et des rapports entre eux, comme lors de l'établissement d'une valeur monétaire sur le marché par la confrontation de l'offre et de la demande. Cet exemple nous permet de distinguer la

valeur du prix: le prix est fondamentalement une institution humaine qui, s'il prétend parfois à être en adéquation avec la nature de l'objet, reste avant toute chose établi par les hommes. De son côté, et c'est là le deuxième type de valeur, il semble que celle-ci puisse être une valeur objective, intrinsèque à l'objet et qui émane seulement des caractéristiques de celui-ci. On peut ensuite, en s'inspirant de Rousseau, définir la nature par opposition à la société des hommes: la nature est ce qui n'est pas modifié par l'action des hommes à partir du moment où il vit en société, et non lorsqu'il se situe "à l'état de nature". La nature a aussi été comparée à Dieu, au créateur: Deus, sive natura ("Dieu, c'est-à-dire la nature"), pour reprendre la locution latine de Spinoza. Cette comparaison au Dieu créateur nous amène donc à définir la nature comme l'ensemble des causes et des effets d'un milieu sans société humaine: la nature se distingue donc de la terre, qui englobe toute cause et tout effet dont cause des sociétés, et de l'environnement, qui se définit par rapport à l'homme, comme ce qui est dans son "environ" et qui l'affecte directement. Se poser la question de la valeur de la nature pose donc plusieurs problèmes. La première tension est dans l'origine de cette valeur: est-elle intrinsèque à la nature, issue de ses propriétés, ou s'établit-elle de manière extrinsèque, dans le regard posé ^{dessus} par l'homme? De plus, on sait, notamment grâce à Darwin, qu'il n'est pas possible de penser la nature comme fixée à un état originel: elle est toujours changeante à cause de la

sélection naturelle qui modifie par exemple les organes des animaux, et cette évolution de la nature pose problème si l'on cherche à en déterminer "la" valeur, qui ne serait alors pas immuable.

Ainsi, l'origine de la valeur de la nature est-elle à chercher dans des propriétés propres à celle-ci ou plutôt dans la projection des desirs et des ~~propres~~ valeurs des hommes, et, comment concilier cette enquête sur la valeur de la nature avec l'évolution permanente de celle-ci? Certes, on peut trouver dans la nature des caractéristiques propres et intrinsèques qui lui confèrent une certaine valeur (I). Cependant, cette valeur est surtout conçue par une projection des intentions des hommes, selon la métaphore du "livre" de la nature: l'homme y écrit ce qu'il voit, ce qu'il veut voir et c'est ainsi que s'établit la valeur de la nature (II). Face à ce qui semble alors être une impasse, il s'agira de voir que, si la valeur de la nature est bien créée par l'homme, cela se fait en prenant compte tout ce que l'homme doit à la nature: si l'on peut parler de valeur propre à la nature, c'est bien parce qu'elle est pour nous "sans valeur", indéfinissable et incomparable à tout autre bien (III).

La nature aurait tout d'abord une valeur intrinsèque, que l'on pourrait retrouver avec un "jugement de connaissance", pour reprendre le terme de Kant, mettant à jour les spécificités propres à la nature.

Tout d'abord, la nature a une valeur intrinsèque car elle est impossible à exprimer avec nos échelles de valeurs humaines: la

nature a des caractéristiques propres qu'il est impossible d'évaluer en étant hors de celle-ci. Ainsi, dans son Histoire de la biologie, Haysz, contre une conception mécanique de la vie selon laquelle la vie n'a pas de spécificité propre, pas de "principe vital", et peut-être expliquée comme le serait un mécanisme, pose une distinction entre "processus" et "concepts". La biologie, qui prend pour objet les organismes de la nature, partage des "processus" avec d'autres sciences, tout comme la physique fait usage de produit vectoriel mathématique, mais à ses propres concepts qui n'existent que par elle et pour elle, tout comme la physique a la notion de "force". La nature a donc ses propres lois, ses propres explications et phénomènes qui la rendent indépendante, et c'est pour cela que la biologie ne peut pas être subsumée sous la physique et ~~la mécanique~~ ^{les mathématiques}, et la complexité de la vie sous une explication mécaniste. Dès lors, la valeur de la nature ne se mesure qu'au sein de ce monde clos, avec ses lois et ses "concepts" propres qui seuls permettent de l'établir, et non avec des jugements de valeur humains, par exemple.

Ainsi, à partir de cette première analyse, on peut voir que la nature a une valeur qui lui est propre en tant qu'elle constitue une réalité concrète et distincte de celle de l'homme en société. De son indépendance précédemment montrée découlent des conceptions du bien et du mal, donc des échelles de valeurs, différentes. Ainsi, dans son Commentaire sur l'essai sur la peinture de Diderot, Goethe écrit ceci : "l'artiste n'a pas le devoir, ni même le droit, à ce que son œuvre tende à être une œuvre de la nature". Selon Goethe, art et nature sont deux réalités qui s'opposent, et le bien et le mal d'une réalité ne peut pas être le bien et le mal de l'autre. Il n'y a ainsi rien de beau aux yeux d'un artiste dans un parfait et idéal

Copie anonyme - n°anonymat : 619805

Emplacement
QR Code

Filière : B/L

Session : 2024

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

fonctionnement des parties du corps humain ; ce ^à quoi l'on attribue de la valeur dans la nature ne coïncide pas avec ce à quoi on donne de la valeur dans l'art humain. Cette idée de deux réalités et donc de deux modes d'accès ^{distincts} à la vérité ou encore au beau se retrouve aussi dans l'Esthétique de Hegel : selon lui, il y a une dévalorisation de la beauté dans les œuvres de la nature vis-à-vis ~~des~~ productions de l'esprit, qui permettent de leur côté d'atteindre l'idéal. Ce que l'on peut tirer de la lecture d'Hegel, c'est certes une dévalorisation de la valeur artistique de la nature, mais aussi le fait que les deux régimes de production sont bien distincts : l'art, c'est le dépassement des contradictions avec la création d'une matière spiritualisée, ce que ne peut faire la nature. Celle-ci a donc ses modes de production particuliers et sera forcément désavantagée du point de vue de Hegel mais on peut cela peut aussi nous amener à considérer ceci : la valeur de la nature n'est pas celle de l'art humain car les régimes de production s'opposent, mais leur différence de valeur découle de la différence des modes de production qu'il faut peut-être ne pas comparer pour cette raison, car il s'agit de deux régimes incomparables. La nature a donc sa valeur propre ~~comme~~ découlant de ses spécificités, et deux réalités distinctes s'opposent, la nature et l'homme en société. Cela

5 / 13

est visible avec l'octroi récent de certains droits juridiques à des entités de la nature : le fleuve Whanganui en Nouvelle-Zélande s'est vu reconnaître une personnalité juridique en 2020, mais cela n'a pas suscité de réactions chez les populations locales, qui voyaient de jà dans le fleuve une réalité vivante. Le fleuve était ainsi considéré avant 2020 comme inexistant sur le plan des institutions humaines, mais son existence était pourtant belle et bien reconnue par certains individus : ceux-ci reconnaissaient donc une valeur intrinsèque à la nature, indépendante de l'intervention des hommes.

Cette indépendance et cette spécificité de la nature par rapport à la société a pu amener à considérer une supériorité de la valeur de la nature. L'idée est donc qu'intrinsèquement, celle-ci surpasse les autres valeurs et notamment celles issues de la vie en société humaine. Ainsi, selon Rousseau, la vie en société, qui succède à la vie dans "l'état de nature", constitue une dégradation en ce sens que la vie en société fait croître les intérêts particuliers et pousse les hommes à se tromper : dans "Fragments sur l'état de guerre", il explique ~~qu'à~~ à titre d'exemple qu'il n'y a pas un homme qu'à cause de la société, l'enfant en vient à espérer la mort de son père pour récupérer son héritage. Dans cette perspective, la nature a des valeurs qu'elle seule peut atteindre, et sa valeur est même sur certains plans supérieure à celle des sociétés humaines par exemple. Pour Nietzsche, le propre de la vie, et donc de la nature, c'est sa complexité et ses contradictions : dans L'Antéchrist, il refuse la "paix", la "vertu" et la "moralité", trois notions qui impliquent un dépassement de toute contradiction, et

donc un refus de la vie. La nature, par sa complexité, ses contradictions, voire sa violence inhérente, est ainsi réhabilitée au détriment d'une société pacificatrice: dans cette perspective, non seulement la nature a une valeur intrinsèque, mais de plus sa supériorité est affirmée.

Ces éléments semblent donc attester d'une valeur qui se trouverait au sein-même de la nature: cependant, tout comme il a pu être reproché à certains philosophes la projection de certaines réalités sociales dans "l'état de nature", comme Hobbes avec la critique de Rousseau de son état de guerre "de tous contre tous", contaminé par les passions, il faut se demander si la valeur de la nature n'a pas une origine humaine.

La nature aurait donc une valeur créée par l'homme. Il ne s'agit dès lors plus d'un "jugement déterminant" de l'homme, au sens kantien du terme, car ce serait désormais un jugement producteur d'une certaine valeur de la nature.

On peut tout d'abord souligner l'illusion d'une croyance en une valeur intrinsèque de la nature, vierge de toute projection des désirs humains. Selon le philosophe David Hume, on ne peut déduire le "devoir-être" de la nature à partir de son "être". Par exemple, le désir de protection de l'environnement de l'homme à un instant "E+1" ne peut venir de l'observation de cet état à un instant "E". Ainsi, lorsque nous supposons que la nature a une grande valeur et qu'elle doit être préservée parce que nous voulons la conserver telle qu'elle nous est apparue, le jugement n'est pas neutre et est même producteur de valeur: celle-ci, accordée à la nature,

provient du fait que c'est nous et personne d'autre qui avons décidé que la nature devait être maintenue telle quel.

La nature a donc une valeur instituée par l'homme, ce qui vient expliquer le fait qu'il existe une pluralité potentiellement infinie de la valeur de la nature, une pluralité qui ne permet pas de statuer sur "la" valeur. Ainsi, on peut supposer qu'un physicien défenseur du géocentrisme, en tant qu'il met la terre au centre de l'univers, aura une perception beaucoup plus élevée de la valeur de la nature qu'un défenseur de l'héliocentrisme, qui fait de la terre un élément parmi d'autres du système solaire : "Tycho et ~~Braché~~ ^{Kepler} voient des choses différentes, et pourtant ils voient la même chose", écrit Norwood Hanson pour souligner ce paradoxe dans Patterns of Discovery, Tycho représentant le géocentrisme, Kepler l'héliocentrisme. Or, à partir du moment où nos théories influent sur notre perception du monde, il devient de plus en plus difficile de statuer de "la" valeur de la nature, posée une fois pour toutes à partir des caractéristiques de celle-ci, et il semble plutôt qu'il y ait "des" jugements producteurs de valeurs, aboutissant à une pluralité de valeurs de la nature. Par exemple, armés de volontés et de théories différentes, il est impossible d'affirmer que la valeur de la nature est la même pour des scientifiques ou pour Nietzsche : dans une perspective nietzschéenne, les scientifiques sont mus par une volonté de contrôler la nature et de la ramener sous des lois physiques bien établies, par instinct de démocratie, tandis que Nietzsche perçoit lui la nature comme un tout continu, complexe et contradictoire, indécomposable en lois fixes. La valeur de la nature est donc dépendante de chaque homme, en ce sens que chacun l'appréhende d'une manière différente, avec son époque, ses théories et ses idées bien à lui.

Cette dépendance aux hommes de la valeur de la nature peut conduire

Copie anonyme - n°anonymat : 619805

Emplacement QR Code	Filière : B/L	Session : 2024
	Épreuve de : Philosophie	
Consignes <ul style="list-style-type: none">• Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer• Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir• Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)• Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)• Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre		

in fine à un abaissement^{général} de cette valeur. En effet, dès lors que la nature ne constitue plus un tout autonome d'où émergerait sa valeur, mais que l'homme intervient dans le processus et est l'artisan de cette valeur, celle-ci est condamnée à perdre "en valeur" : ~~en effet~~, la nature devient ce que les hommes en font, c'est-à-dire un moyen et non plus une fin en elle-même, et est pour cette raison déconsidérée. Pour René Descartes, la nature n'est pas destinée à rester vierge de toute intervention humaine, car les progrès de la science et de la technique rendent l'homme "comme maîtres et possesseurs de la nature", le maître absolu restant Dieu. Ainsi, l'homme juge de la valeur de la nature, qu'il estime devoir^{et pouvoir} être subordonnée à l'activité humaine, et de cette première déconsidération de la valeur de la nature en découle une ~~autre~~ seconde car l'homme, par son application de la technique à la nature, la défigure et l'abîme. Ce constat est aussi celui de Hannah Arendt dans La Crise de la Culture : la science devient problématique pour la nature à partir du moment où elle devient "technoscience", et de cette transformation découle un nouveau rapport, utilitaire, au monde. Le vent n'est plus apprécié en tant que tel, pour une valeur qui lui serait propre, mais parce qu'il nous aide à faire marcher notre moulin ou pousser notre bateau : on ne contemple plus la nature, mais on attend d'elle

certaines choses, et sa valeur en pâtit. Transformée par la nature humaine, la nature semble en effet condamnée à perdre en valeur. Si l'on considère le genre humain en tant que tel, produit de la nature, l'activité technique a irrémédiablement atteint sa valeur : pour reprendre les expressions d'André dans le Temps de la fin, notre "statut ontologique" s'est dégradé après "l'événement Hiroshima", passant d'un "genre des mortels", tel que défini par les Grecs, à un "genre mortel".

La valeur de la nature semble donc être sous le contrôle de l'homme, qui la produit en projetant ses desirs dans la nature voire en la modifiant. Il s'agira alors de comprendre d'où provient la croyance en une valeur intrinsèque de la nature pour tenter de sortir de ce qui s'apparente à une impasse.

Si nous croyons en une valeur intrinsèque à la nature et si celle-ci existe, c'est peut-être en raison de tout ce qu'elle apporte aux hommes : il y a bien une valeur propre à la nature qui provient de tout ce que l'homme lui doit.

La valeur de la nature vient tout d'abord de la dépendance de l'homme à l'égard de celle-ci, en ce sens que la nature est condition de vie, et qu'elle est pour cela "sans valeur", à comprendre comme ce qu'il y a de plus de valeur à nos yeux. Ainsi, c'est en se rendant compte des catastrophes, notamment nucléaires, du XX

siècle, que Hans Jonas énonce son "principe - responsabilité":
"Agis de telle manière que ton action soit compatible avec la permanence d'une vie future authentiquement humaine sur terre". Pour se rendre compte d'à quel point la nature a une valeur inimaginable à nos yeux, il a fallu que cette nature soit menacée dans son existence et, pour la protéger, certaines personnes, comme Jonas, sont prêts à aller jusqu'à poser comme sujets de droit des individus qui n'existent pas encore, montrant à quel point la nature peut dépasser toute convention préalable, toute valeur. L'élévation de la valeur de la nature est donc corrélatrice à la prise de conscience de l'homme de sa dépendance vis-à-vis de celle-ci: citons pour exemple la naissance des mouvements écologistes en Europe de l'Est dans les années 1970 au moment où l'exploitation des ressources naturelles était la plus forte, ou encore le développement des Waldorfer en Allemagne au plus fort de la révolution industrielle, des groupes d'étudiants réclamant et effectuant un retour à la nature et contre la ville pour des raisons de santé notamment.

C'est donc de la reconnaissance de ce que la nature nous apporte qu'apparaît la volonté chez les hommes de créer sa spécificité, et de conférer une valeur à la nature au-dessus de toute autre valeur. Chez Spinoza, la nature est ce qu'elle est, ensemble de causes et d'effets sans intention particulière: la valeur de la nature ne pré-existe pas à l'intention des hommes, et c'est cette reconnaissance des hommes à l'égard de la nature et l'amour qui en résulte qui peut créer sa valeur. Ainsi, Spinoza écrit dans son Ethique ceci: "Nous ne désirons pas les choses parce qu'elles sont bonnes, mais nous les déclarons bonnes parce que nous les désirons". Le bon est donc la projection de nos désirs, et si nous déclarons courageusement que protéger la nature, c'est "bien", et que nous accorderons

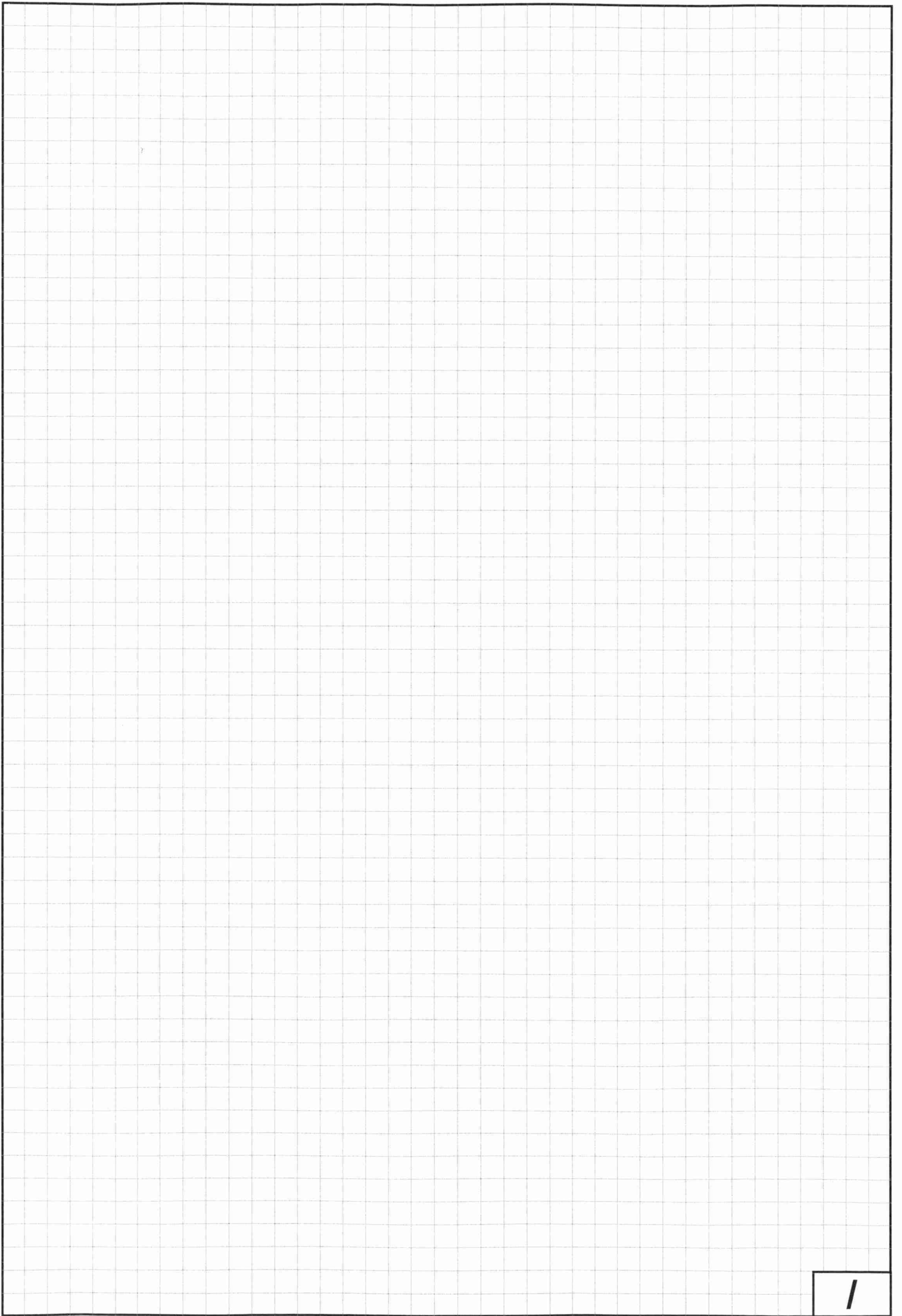
à celle-ci une haute valeur, c'est d'une part parce que cela est utile à notre vie humaine (en somme un désir de conservation), et aussi d'autre part parce que nous désirons la conserver comme un enfant ne veut pas que sa mère meurt: la nature est bien l'endroit d'où provient l'homme, avant de s'établir en société et en milieu urbain, et "l'amour de la nature", c'est bien aussi l'amour d'un enfant qui s'est éloigné de ses parents en prenant son envol, mais qui reste attaché toute sa vie à leur personne. Ainsi, la nature, bien que non porteuse de valeurs à l'origine si l'on reprend Spinoza, n'en obtient pas moins après coup une grande valeur, celle que lui porte sa création.

Cette dépendance de l'homme à la nature, qui est productrice de sa valeur, explique également pourquoi l'on peut parler de "la" valeur de la nature alors que celle-ci est en perpétuelle évolution. Certes, en tant qu'individus particuliers inscrits dans un contexte socio-historique, les hommes produisent des jugements de valeurs personnels et multiples sur la nature mais, en tant qu'ils appartiennent au genre humain, ils reconnaissent tous, implicitement ou explicitement, "la" valeur de la nature, qui est leur condition de vie, la "mère nature". Les mouvements de protection de la nature ont connu un essor au cours du siècle dernier, mais cela ne veut pas dire pour autant que l'amour de la nature est historiquement situé: Hölderlin ne chante pas son amour du Rhin avant que le barrage qui "convoque" la nature ^{ne soit construit}, pour reprendre le terme et l'exemple d'Heidegger à propos du rapport utilitaire de la technique à la nature, mais bien au XVIII^e siècle, sans autre perspective que celle de déclamer son amour à la nature.

Copie anonyme - n°anonymat : 619805

Emplacement QR Code	Filière : B/L	Session : 2024
	Épreuve de : Philosophie	
Consignes <ul style="list-style-type: none">• Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer• Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir• Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)• Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)• Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre		
<p>Tout d'abord, il a semblé que des caractéristiques propres à la nature étaient susceptibles de faire émerger une valeur au sein de celle-ci : la réalité de l'art et celle de la nature étant bien distinctes, pour reprendre Goethe, on pouvait alors penser que la nature possédait son échelle de valeurs propre, indépendante de toute action humaine. Cependant, comme le montre Hume, il est illusoire de penser que la valeur de la nature puisse exister sans les hommes, car pour reconnaître que la nature a un "devoir-être" particulier, il faut le jugement d'un individu prenant parti. La valeur de la nature est alors marquée entre les mains des individus, pouvant aller jusqu'à la dégradation de sa valeur avec son exploitation. Pourtant, cette dépendance de la nature à l'homme n'est pas contradictoire avec l'émergence d'une valeur unique, spécifique propre à la nature : c'est la valeur que tout homme lui reconnaît, en tant qu'elle est "mère nature" et condition de toute vie humaine sur terre. Et, c'est parce qu'elle est à tout moment condition de vie de l'homme, et non juste à l'origine, qu'on peut comprendre pourquoi l'on parle de "la" valeur de la nature alors que celle-ci est toujours changeante.</p>		
		13/13

NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE



?

/

